
SERMON IV.

JÉSUS ENTREtenant MARIE DES CHOSES DU CIEL,
OU LES CONVERSATIONS RELIGIEUSES.

SERMON SUR Luc X, 39,

*Marie se tenoit assise aux pieds de Jésus,
écoutant ses discours,*

MES F., Un des plus beaux traits du caractère de notre Maître, c'est ce dévouement sans bornes avec lequel il s'occupa de sa mission céleste. Tout entier à ce grand objet, il oublioit le soin de son repos, de sa santé, les besoins même de la vie ; *ma nourriture*, disoit-il à ses apôtres, *est de faire la volonté de CELUI qui m'a envoyé* (1). Eh ! qu'il eut bien le droit de tenir ce langage ! Que ses momens furent bien

(5) Jean IV, 34.

remplis pour le ciel ! Pressé d'une soif ardente, il fait de la source où il se désaltère l'emblème des eaux divines de la grâce, de *ces eaux jaillissantes en vie éternelle*, dont il est le dispensateur (1). Fatigué des travaux de son ministère, il se repose quelques heures à Béthanie, et dès les premiers instans il s'empresse d'entretenir Marie sur les choses du salut. C'est sous ce point de vue particulier que nous envisagerons notre texte. Nous vous présenterons votre Sauveur comme un modèle à suivre dans ces conversations qui tiennent une si grande place dans votre vie. En mettant sous vos yeux l'exemple admirable que nous donna Jésus, je voudrais réveiller votre zèle, enflammer votre émulation. Enseignons toi-même, o Dieu Sauveur ! Enseigne-nous à te rendre *agréables les paroles de notre bouche et la méditation de notre cœur*. (2)

Que j'aime à voir le Fils de Dieu après nous avoir fait ouïr cette voix : *Par vos paroles vous serez justifiés, et par vos paroles vous serez condamnés* (3) ; que j'aime à le voir nous enseigner par sa conduite le véritable usage du don précieux de la parole, et le faire servir en particu-

(1) Jean IV, 14,

(2) Ps. XIX, 15,

(3) Matt. XII, 37,

lier comme en public , dans la maison de Lazare comme dans le temple de Jérusalem, à glorifier le Très-Haut , à consoler , à instruire , à sanctifier les mortels !

Ah ! sans doute dans les premiers âges de l'église il fut suivi par ses disciples, ce noble exemple que nous a laissé Jésus. Au milieu du bruit des places publiques et dans la solitude du désert , autour du foyer domestique et dans les cachots des tyrans , partout où il y avoit des chrétiens , guidés par la seule inspiration , par le seul besoin de leur cœur , ils s'entretenoient de leur Maître et de la vie éternelle. Ils s'entretenoient de ce qui faisoit leur joie, leur consolation, leur espoir , de ce qui occupoit et remplissoit leur âme ; à l'exemple du roi prophète , ils pouvoient dire : *Tes statuts , o Dieu , nous servent d'entretien , et sont pour nous des cantiques de réjouissance dans le lieu de notre exil* (1). Mais hélas ! que cette douce occupation est oubliée de nos jours ! Qu'elle est tombée en désuétude ! Il semble que la religion du Christ n'ait plus rien qui puisse intéresser ses disciples , ceux qui font profession de lui appartenir. Il est des fidèles, je le sais , à qui les idées de la foi sont chères , qui s'en occupent dans le secret de leur cœur , et se

(1) Ps, CXIX, 54,

plairoient à s'en entretenir. Mais à parler en général, elles sont étrangères à nos discours comme à nos pensées ; elles y seroient un hors-d'œuvre ; on paroîtroit singulier en cherchant à donner ce tour à nos entretiens. Si les divers objets que nous parcourons amènent quelquefois ces matières ; si quelquefois on parle de religion , le dirai-je ? c'est pour *attaquer l'Éternel*, suivant l'expression d'un prophète (1), pour accuser la Providence , pour lui tracer la marche qu'elle doit suivre ; pour lui signifier les conditions auxquelles on daignera la reconnoître et lui rendre hommage ; pour mettre au jour des doutes qu'il eût fallu du moins renfermer dans son cœur ; peut-être même pour outrager la foi par des allusions , des railleries profanes ou d'audacieuses objections.

Examinons-nous, M. F., sur ces divers articles. Avons-nous toujours fait régner dans nos entretiens ce respect inviolable et profond que nous devons à la loi du Seigneur, à sa Providence, à son culte, à tout ce qui se rapporte à ces grands objets ? Avons-nous songé à les faire servir, ces entretiens, à la gloire de notre Dieu ? Nous sommes-nous proposés de suivre l'exemple que Jésus nous donne dans notre texte ?

(1) Ps. 11, 2,

Ici vous pensez peut-être, que descendu du ciel pour apporter la lumière dans le monde, un tel ministère lui imposoit des devoirs qui ne sauroient nous regarder. Mais ne nous y trompons pas. Il nous ordonne de suivre ses traces, de travailler à son œuvre, d'être ouvriers avec lui. Saint Paul qui veut *que la parole de Jésus-Christ habite en nos cœurs*, pour y produire la vie spirituelle, *pour nous remplir de sagesse*, veut aussi qu'elle nous serve à nous exhorter, et à nous instruire mutuellement (1). La grande vocation d'avancer le règne de Dieu est commune à tous les chrétiens; et ce règne est-il donc établi? N'est-il plus de pécheurs à ramener, de mondains à désabuser, à émouvoir, de foibles à soutenir, d'esprits incertains à fixer, d'incrédules à confondre ou à persuader? Voilà, M. F., la noble tâche qui nous est imposée en qualité de chrétiens; et pour nous encourager à saisir dans nos entretiens l'occasion de remplir un si beau devoir, jetons les yeux sur les fruits salutaires que produiroit l'usage des conversations religieuses. Fruits d'édification pour l'église, de sanctification pour nous mêmes, de douceur et de charme dans nos relations diverses. Il serviroit les inté-

(1) Coloss. III, 16.

rêts de la religion, ceux de notre propre vertu, ceux enfin de notre bonheur.

I. Je dis d'abord que l'usage des entretiens religieux contribueroit beaucoup à l'édification de l'église. *Ne sentions-nous pas notre cœur embrasé lorsqu'il nous parloit en chemin?* disoient les disciples d'Emmaüs, en se rappelant les discours du Seigneur, dont l'impression étoit si vive encore dans leur âme (1). Il n'appartient sans doute à aucun enfant d'Adam de produire ces effets merveilleux et puissans attachés à la parole du Fils de Dieu; on peut le dire cependant : La parole est le plus fort lien de la société. Elle est aussi le ressort le plus actif qui nous donne prise sur le cœur de nos semblables. C'est par elle que nos âmes revêtent en quelque sorte une forme sensible, qu'elles se répandent au dehors, se communiquent, se touchent, exercent les unes sur les autres une influence si puissante qu'à la longue, elle est presque irrésistible. Il semble qu'il y ait dans les accens de la voix humaine quelque chose qui mette en harmonie avec les discours de celui qui parle, les sentimens de ceux qui l'écoutent. Je vous le demande, quel effet font sur votre âme ces conversations

(1) Luc XXIV, 32.

tour-à-tour frivoles, médisantes, irréligieuses, auxquelles vous prêtez l'oreille? Vous laissent-elles jamais tels que vous étiez auparavant? Ah! c'est dans ces conversations que le poison des mauvaises maximes se glisse insensiblement dans les esprits, que les principes s'altèrent ou se relâchent, que les objets du monde se montrent à nos yeux sous de plus vives couleurs, exercent plus d'empire, que l'imagination s'amollit ou s'enflamme, que les penchans dangereux se réveillent, s'exaltent. Ce fut un entretien dangereux qui causa la chute de nos premiers parens. Les conversations, voilà, n'en doutez pas, voilà l'arme favorite du tentateur. Elle ne sera pas moins puissante quand nous la ferons servir aux intérêts de la vertu.

Voyez combien les entretiens religieux fourniroient de moyens d'instruire, d'édifier, de consoler, à tous ceux qui ont à cœur l'intérêt des mœurs et de la religion, combien de routes nouvelles ils verroient s'ouvrir pour pénétrer dans les cœurs! C'est dans l'épanchement d'un discours familier qu'on peut entrer dans les détails nécessaires pour faire impression. C'est dans l'épanchement d'une conversation que le pécheur laisse échapper le secret de ses misères, comme le juste celui de ses vertus. C'est dans

ces conversations intimes qu'ému par l'accent de l'intérêt, par l'aimable expression de la bienveillance, le cœur découvre, sans le vouloir, ses infirmités et ses blessures. Dirigée par une âme religieuse, la main douce et délicate de la charité peut alors appliquer le spécifique sur la plaie, y faire couler un baume bienfaisant. C'est encore ainsi, que les dons particuliers que chaque fidèle a reçus, deviendroient un trésor commun, qui seroit mis en valeur au profit de l'église. Le chrétien versé dans l'étude des Ecritures éclairciroit d'un mot une difficulté dans laquelle on s'embarrasse. Cet autre distingué par la pénétration de son esprit, démêleroit le foible d'une objection spécieuse qui en impose aux hommes superficiels. Celui qui possède l'avantage d'une raison solide et forte, communiqueroit ces réflexions qui l'ont attaché ou ramené à la foi de ses pères, ces pensées qui jetèrent dans son âme une pure clarté, et dont chaque jour augmente l'influence. Soutenues de son exemple, animées par l'intérêt d'un récit, présentées sous une forme plus nouvelle et plus vive, elles feroient une toute autre impression que les raisonnemens et les preuves qu'on trouve dans les livres. Le fidèle dont la vie offre un modèle accompli, indiqueroit ces règles de conduite qu'il

s'imposa de bonne heure, et auxquelles il doit l'habitude heureuse de la vertu. Le chrétien plus sensible feroit passer dans l'âme de ses frères, les tendres émotions de la sienne : en laissant entrevoir les délices qu'il goûte, il appelleroit à la source *des eaux vives* les âmes altérées, ces âmes qui se méprennent en buvant à *des citernes crevassées*, en poursuivant de vains fantômes, des nuages sans consistance, dont elles sentent par intervalles le vide et l'illusion. Cet homme qui jouit de la considération que donnent le rang, l'expérience, les talents, une réputation sans tache, pourroit reprendre le jeune homme avec succès ou lui donner des conseils salutaires. Fussiez-vous même privé de tout autre moyen d'être utile à vos semblables, et d'avancer le règne de Dieu sur la terre ; fussiez-vous pauvre, épuisé par la vieillesse, couché sur un lit de douleur, pourvu que vos lèvres mourantes s'ouvrent encore pour bénir Dieu, et pour exhorter les hommes, vous pouvez servir la société d'une manière plus réelle que le guerrier qui verse son sang pour elle, ou l'homme d'Etat qui déploie en sa faveur les combinaisons du génie. Ah ! M. C. F., comment penser sans émotion aux heureux fruits que produiroient pour la religion et pour l'humanité, des entretiens pieux dirigés avec sagesse, avec mesure !

II. Et vous le comprenez ; en faisant servir au salut de vos frères les grâces que vous avez reçues du Seigneur , vous en recevriez en échange le même bienfait, ce qui contribueroit déjà à notre sanctification ; mais il y a plus. Ces bonnes résolutions, ces projets vagues qui s'élèvent souvent dans votre esprit, mais en vain, ou qui ont si peu de suite, acquerroient, en les exprimant, plus de réalité, plus de consistance ; ils laisseroient des traces dans notre âme : nous nous sentirions engagés à les suivre, quand notre conscience n'en seroit plus le seul témoin ; nous craindrions d'avoir à rougir à d'autres yeux de cette légèreté, de cette inconstance que nous nous pardonnons trop facilement à nous-mêmes. Une noble émulation de vertu régneroit entre tous ceux qui professent une même foi. Nos âmes que la contagion de l'exemple, l'impression des objets sensibles et notre propre foiblesse relâchent insensiblement, retrouveroient dans ce précieux commerce une énergie nouvelle : elles se retremperoit mutuellement, si je puis parler ainsi.

Pour comprendre la valeur d'une telle ressource, il faut en avoir fait l'expérience. Dans l'état présent des choses, séparés les uns des autres, isolés, jetés au milieu des mondains, les chré-

tiens même les plus sincères, sentent, malgré eux, la piété languir dans leur cœur : ses plus heureux mouvemens se perdent souvent sans fruit, comme le rayon qui brille un instant dans les airs, comme la vapeur qui se dissipe, comme le feu qu'aucun souffle n'anime. Mais si nous les nourrissions par ces épanchemens religieux, tout ce qui nous reste de vrais membres de l'église, tous ceux qui tiennent encore à la religion se prêteront un mutuel appui ; ils se fortifieront les uns les autres ; ils formeront un corps, une société ; ils y trouveront cet esprit d'émulation, d'activité que l'on puise dans les associations, et qui en font l'avantage particulier.

III. Disons enfin que les entretiens religieux répandront sur notre vie un intérêt nouveau, et nous feront goûter des plaisirs dont nous n'avons pas même l'idée. Ils donneront un nouveau prix à tous ces sentimens si chers au cœur de l'homme, et resserreront nos relations les plus tendres.

Quel charme ils ajouteraient à la vie domestique, aux liaisons de l'amitié ! Comme ils rendraient l'union du mariage plus douce et plus sainte ! Non, les feux de la jeunesse et les premiers transports d'une union formée par le cœur, n'approchent point, ne sauraient approcher du

pur ravissement de deux époux qui s'élèvent ensemble au Bienfaiteur suprême, s'entretiennent ensemble de sa Providence, repassent, adorent ensemble les voies qu'ELLE leur a fait parcourir, se placent sous ses regards, lui confient avec abandon leurs intérêts les plus chers, la destinée de leurs enfans, et se regardant l'un l'autre avec une expression céleste, avec des yeux que mouillent les larmes de l'amour conjugal et de la piété, sentent que leurs âmes sont à l'unisson, comme les harpes des anges, et que leur union est immortelle. Quelles sensations que celles d'un père, d'une mère qui, répondant aux naïves interrogations de leurs jeunes enfans, développent en eux cette grande idée de Dieu, qui semble naturelle à leur cœur, jouissent des premiers mouvemens religieux qui s'élèvent dans leur âme, leur apprennent à bégayer la prière de l'innocence, et contemplent sur leur visage tendre, la réunion inexprimable de l'ingénuité et de la ferveur! Quels entretiens que ceux de deux amis qui admirent ensemble les merveilles de la nature, célèbrent CELUI qui les forma, célèbrent ce Dieu Créateur, Rédempteur, Juge, qui remplit l'univers de sa présence, qui veut encore habiter dans le cœur de l'homme, et lui a préparé pour demeure un monde plus riche, plus enchan-

teur que celui qui frappe nos regards! Un des plus beaux tableaux que l'antiquité nous présente, c'est celui de quelques grands hommes qui parloient ensemble de l'immortalité ; mais elle n'étoit pour eux qu'une brillante conjecture ; leurs plus nobles discours finissoient par un désolant peut-être, tandis que ceux du chrétien pour qui *elle est mise en évidence*, sont animés par cette foi vive, *représentation de ce qu'on espère* (1), et par des transports d'admiration et d'amour.

Ah! pensez-vous, M. F., que l'affection qui se nourrit de pareils alimens soit sujette à l'inconstance, aux inégalités, aux variations de la pauvre humanité? Cette amitié qui semble devenir étrangère à nos mœurs, elle existe, elle se retrouve encore, aussi fidèle que dans les premiers âges, et plus noble, et plus sainte, chez ceux qu'unit une même foi, et qui se plaisent à s'en occuper. Voyez ces deux personnes dont l'attachement réunit la vivacité d'une amitié nouvelle à cette confiance cimentée par le temps, à cette sécurité intime qui fait la douceur de la vie. Elles se rencontrèrent dans les jours de leur jeunesse :

(1) 2 Tim. I, X. Hébr. XI, 1.

elles éprouvèrent ensemble les premiers attraits de la piété; elles offrirent ensemble au Seigneur les premiers mouvemens de leur âme; elles se plaisoient alors à se confier les douceurs que son amour leur faisoit goûter, l'heureux projet qu'elles formoient de marcher toujours dans ses voies. Les passions frivoles, les prétentions vaines qui divisent les âmes communes n'ont pas eu de prise sur la leur: les sentimens même d'épouse et de mère, n'ont rien enlevé à leur mutuelle tendresse; toujours elles goûtent l'une auprès de l'autre la même joie vive, le même repos du cœur; toujours elles se cherchent avec le même empressement pour parler des choses du ciel. Ainsi la mère du Sauveur pressée du sentiment des bienfaits du Très-Haut, court les répandre dans le sein d'Elizabeth. Elles les repassent ensemble; et les mois qui s'écoulent dans cette douce occupation, ne leur semblent qu'un jour.

Mais ce n'est pas seulement la société domestique et l'amitié qu'embelliroient les entretiens religieux, leur charme se répandroit même sur des relations moins intimes, et sur ces momens que nous passons dans un cercle plus étendu.

En général, M. F., qu'est-ce que nos conversations? Je ne veux point les considérer ici.

comme l'occasion presque inévitable de péchés nombreux, car, hélas ! qui de nous en sort intact ? Qui n'a pas à se reprocher un trait de médisance, un jugement téméraire, une assertion hasardée, une exagération, une louange que la vérité désavoue, un souris approbateur propre à flatter un esprit vain, à encourager un esprit satyrique, du moins un timide silence et de coupables ménagemens ? Je n'entends point parler de ce malaise qu'éprouve une âme élevée, jalouse de se former sur le divin modèle de Jésus, en sentant s'affaiblir ses plus belles facultés dans ce dangereux commerce ; en se retrouvant distraite, languissante pour le bien, sans ferveur, sans énergie, occupée malgré elle des objets du monde, touchée de ses intérêts, et ne pouvant plus s'élever à cette noble indépendance des choses de la terre, à laquelle elle aspire. Je dis : qu'est-ce que nos conversations sous le point de vue même de l'agrément, des plaisirs qu'elles peuvent nous donner ? Offrent-elles beaucoup d'aliment pour l'âme, pour le cœur, pour la raison ? A peu d'exceptions près, si les passions, la malignité ne viennent pas y jeter leur dangereux, leur coupable intérêt, c'est une scène frivole, insipide, souvent pénible, où l'on se fatigue à soutenir la parole, où l'on aime mieux parler sans rien

dire que de garder le silence. L'esprit ne s'y montre que comme l'étincelle qui brille sans éclairer. On parcourt le cercle rebattu des nouvelles publiques : on étale une fausse gaîté dans de froides plaisanteries. On s'empresse à répéter un frivole récit, avec lequel on se trouve heureux d'occuper l'attention quelques instans.

Eh quoi ! ce grand spectacle de la création qui, dans sa muette éloquence proclame les perfections de son Auteur ; cette Providence auguste et maternelle qui, sous le voile dont elle s'enveloppe, aime à se laisser apercevoir à l'œil de ses enfans, à se faire sentir à leur cœur ; qui tantôt les conduit par des routes secrètes, tantôt se plaît à se révéler aux peuples par des coups éclatans ; ces Ecritures qui sont un riche trésor, une mine sans fond où le savant et l'homme simple puisent également, dont les maximes sont si justes, si universelles, si profondément vraies que tous les événemens de la vie en offrent l'application, en réveillent le souvenir ; cette Grâce, merveille toujours subsistante au-dedans de nous, toujours sensible pour l'âme attentive à sa voix ; ce Sauveur adorable qui nous offre le plus touchant, le plus divin modèle de la perfection, qui s'est immolé pour nous ; ce Père céleste, ce protecteur invisible dont les

bienfaits nous pressent, dont la présence et l'amour nous environnent ; ce monde à venir qui présente un champ si vaste, un champ sans limites à nos désirs, à nos espérances, et doit s'emparer de notre imagination par le nuage même, par le voile mystérieux qui le dérobe à nos regards.... Ne sont-ce pas là des objets plus dignes de nous occuper ? des objets qui nous offriraient une source inépuisable et variée de nobles pensées et de sentimens délicieux ?

Il y a plus ; ces conversations religieuses formeroient entre les chrétiens une liaison qui leur feroit goûter mille jouissances. Fidèles ! membres de l'église invisible ! citoyens de la céleste Sion ! vous ne vous déroberiez plus aux regards les uns des autres. Et quelle joie n'auriez-vous pas à vous rencontrer, à vous reconnoître ! Il existe, n'en doutez pas, entre les disciples de Jésus une relation dont ils éprouvent l'attrait dès les premiers instans. Sans avoir les droits et les prérogatives de l'amitié, cette relation semble en offrir pourtant divers caractères, en faire goûter les avantages les plus doux, la confiance, l'estime, la sympathie. C'est que rien ne nous attache à nos semblables comme les sentimens, les émotions que nous partageons avec eux, surtout quand ces émotions naissent de l'âme, et

que ces sentimens sont d'un ordre plus relevé. Nous appellerions le Seigneur au milieu de nous dans ces cercles fortunés. On pourroit leur appliquer ce qu'il a dit de nos temples : *Là ou deux ou trois seront assemblés en mon nom , je me trouverai au milieu d'eux* (1). Ce Dieu présent à nos pensées présideroit à nos discours comme un père entouré de ses enfans. Il nous lieroit de cette chaîne d'or que son Fils est venu apporter sur la terre et dont le premier anneau est dans le ciel : aux plaisirs qui naissent du rapport des goûts et des principes, il ajouteroit ce charme inexprimable que produit son amour. Ah! croyez-moi, M. F. ; il y a pour l'homme une douceur exquise dans tous les mouvemens , toutes les affections où Dieu est pour quelque chose. Voilà la source de ce charme qui se trouve dans l'accomplissement d'un devoir secret , d'une bonne action faite en silence , et dont s'étonne le mondain peu accoutumé à l'éprouver. Mais si cette jouissance est déjà si pure lors même que nous ne pensons à Dieu que confusément et par instinct, pour ainsi dire ; quelles délices ne sentira pas le chrétien doué de quelque sensibilité, en

(1) Matt. XVIII, 20.

remplissant la plus noble partie de sa tâche ; en travaillant à faire connoître, à faire adorer de ses frères le Maître qu'il adore ; en faisant passer dans leur âme les émotions, les jouissances de la sienne ; en les doublant par la sympathie ! Quelles délices ne goûtera-t-il pas en s'appliquant cette promesse contenue dans nos Saints Livres : *Ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Eternel y a été attentif..... Et ils seront miens, a dit l'Eternel des armées, lorsque je mettrai à part mes plus précieux joyaux* (1).

A tous ces avantages qui seroient le fruit des entretiens religieux, vous opposerez peut-être une objection que je me suis faite à moi-même. Ils contrastent beaucoup trop, direz-vous, avec l'esprit de notre siècle. Cet usage suppose un fonds de sensibilité, de foi, de dévotion qui ne se trouve plus dans l'église.

Hélas! cela n'est que trop vrai; mais quoi! la gravité du mal nous fera-t-elle négliger le remède le plus efficace? Et parce que la piété languit, nous interdirons-nous ce qu'il y a de plus propre à la ranimer? Non, non; tout ce qu'il faut en conclure, c'est que la prudence doit régler nos efforts.

(1) Malach. III, 16. 17.

Je ne veux pas sans doute que vous alliez inconsiderément mettre en avant des propos religieux, dans les lieux où règne une gaîté folâtre, avec ces esprits frivoles qui se jouent de tout, ou que vous vous engagiez dans des discussions inutiles avec ces esprits raisonneurs sur qui la raison n'aura jamais de prise; bien moins encore que, sans consulter vos talens et vos forces, vous provoquiez le combat avec des hommes plus instruits que vous, quoique ignorans, hélas! dans la science du salut; qui vous réduiroient au silence en vous transportant sur une plage inconnue, et qui, savans dans l'art pernicieux d'embellir les sophismes, prêteroiient à l'erreur les avantages que vous feriez perdre à la vérité. Ce seroit vous compromettre sans fruit. Ce seroit compromettre la religion même, et suivant l'énergique expression de l'Écriture, *jeter des pierres précieuses devant des animaux immondes, qui les fouleroient aux pieds et se tourneroient contre vous* (1): L'esprit de l'Évangile est un esprit de circonspection, aussi bien que de zèle. Jésus nous en a donné l'exemple durant son ministère: *Mon temps n'est pas venu, mais pour vous, tous les temps vous conviennent*, disoit-il, en reprenant

(1) Matt. VII, 6.

ses proches qui le pressoient de paroître à Jérusalem au milieu de la foule que rassembloit la fête, avant que les esprits fussent préparés à cet éclat (1).

Choisissons donc les momens, les lieux, les personnes. Usons de prudence, de mesure. Imitons ce divin Sauveur qui distribuoit l'aliment spirituel à chacun suivant sa portée, qui savoit envelopper la vérité d'emblèmes, lorsqu'en se montrant sans voile, elle pouvoit blesser les yeux. Saisissons comme lui les occasions, les circonstances où le cœur et l'esprit sont disposés à la recevoir. Ici c'est une mère dont l'insensibilité inquiète s'alarme sur les dangers que court loin d'elle un fils dont elle est séparée. Montrez-lui cette Providence, sous la garde de laquelle il est si doux de placer ceux qui nous sont chers. Faites-lui sentir la douceur, le besoin de cette heureuse croyance, sans laquelle les âmes tendres seroient toujours livrées au trouble, à l'agitation. — Ailleurs c'est un homme aigri, ulcéré par la trahison, la mauvaise foi des personnes en qui il se confioit. Voilà le moment où il sera disposé à comprendre que les principes religieux sont le seul garant de la fidélité des hommes. Pressez

(1) Jean VII, 6.

cette idée qui déjà s'est élevée confusément dans son esprit.—C'est une personne dont le cœur est flétri par l'ingratitude de ceux qu'elle a obligés. Non, elle ne repoussera point ce grand Rémunérateur qui nous tient compte du bien que nous faisons à nos frères, comme si lui-même le reçoit. — C'est une âme déchirée par la perte d'un objet chéri. Il ne sera pas difficile de tourner ses pensées vers ces régions célestes où nous serons réunis pour toujours à ceux qui ont aimé la vertu. Préparée par la douleur à ces mouvemens de la piété, qui sont l'instinct de la nature, elle prêtera l'oreille à cette voix de l'affliction, que Dieu fait retentir dans nos cœurs égarés pour les rappeler à lui. — C'est un esprit pénétré, oppressé par ce vide, cette insuffisance des objets de la terre, dont l'impression mélancolique n'est pourtant pas sans douceur. Montrez-lui dans le contraste même de ce sentiment un caractère de grandeur particulier à l'âme humaine, une preuve de son origine céleste, le gage de ses hautes destinées. Elle se reposera sur cette opinion consolante dont elle éprouve le besoin, dont elle trouve la confirmation dans ses sentimens les plus intimes. — C'est un malheureux délaissé du monde entier. Avec quel attendrissement ne vous recevra-t-il pas, lorsque venant à lui au nom

de la religion, vous lui présenterez cette religion comme le seul ami qui ne nous abandonne jamais, qui se plaît à secourir celui pour qui nul ne s'intéresse.—C'est un homme enfin chez qui une catastrophe, un revers, une maladie, les atteintes de la vieillesse ou les approches de la mort ont réveillé la conscience, et qui commence à s'effrayer d'une vie passée dans l'oubli de Dieu et de ses devoirs. Pressé du besoin de s'épancher, peut-être vous laisse-t-il pénétrer son trouble, et vous confie-t-il ses alarmes; peut-être vous fait-il juge des sophismes qui l'ont séduit; peut-être vous dit-il : Croyez-vous que telle ou telle faute puisse être pardonnée? Voilà le moment où son âme s'ouvrira d'elle-même à l'idée de ce Médiateur adorable qui nous a réconciliés avec Dieu. Il sentira la force, la vérité de cette déclaration : *Il n'est point de salut en aucun autre* (1).

Chrétiens, le temps où nous sommes semble nous rappeler à de pieuses conversations. Tant de secousses terribles pendant un si petit nombre d'années; tant de scènes tragiques dont nous avons été spectateurs; l'effrayant tableau de la perversité du cœur de l'homme, déroulé sous nos yeux jusques dans ses derniers replis; la

(1) Acte IV, 12.

corruption du siècle dont chacun s'étonne et gémit; tous ces maux, fruit de l'oubli de Dieu, ramènent avec une force presque irrésistible, la pensée du grand Etre. L'incrédule lui-même a levé les yeux vers le ciel, a prononcé le nom sacré de religion. Le Démon de l'impiété qui s'est trouvé confondu, ne s'est pas relevé de sa chute ou n'a pas retrouvé son audace. Voilà le moment sans doute où nous avons droit de parler, où il faut parler de cette loi de Jésus qui est l'appui des sociétés, et la sauvegarde des peuples. Ne laissons pas des instans si précieux s'écouler sans fruit. Mettons à profit ces impressions du passé, toujours si peu durables et qui déjà semblent s'effacer.

Cette noble mission convient surtout à ceux qui par leur rang, leur réputation, leur fortune, une supériorité établie de quelque nature qu'elle soit, peuvent donner du crédit, prêter de l'autorité à leurs opinons. Elle convient particulièrement à ceux qui ont le privilège de présenter leurs idées avec cette clarté, ce tour heureux qui les fait valoir, et donne à la vérité tous ses avantages; à ceux qui ont reçu du ciel cette justesse d'esprit qui démêle l'erreur à travers tous ses déguisemens et frappe toujours au but, ce jugement supérieur qui, sans qu'ils y prétendent,

ramène toutes les opinions à la leur , et leur fait exercer dans le cercle où ils vivent une suprématie naturelle. Elle convient à ceux qui possèdent le don plus précieux encore , d'une imagination sensible, d'une douce chaleur , de cette éloquence du cœur qui s'insinue dans les esprits , et porte avec elle la persuasion. Que dirai-je ? Le fidèle même le plus obscur, peut offrir à la religion son grain d'encens par un de ces mots simples tirés de son cœur, de ses sentimens intimes , de son expérience journalière.

Mais quand tous nos efforts seroient vains ; quand la légèreté , l'indifférence de la société où nous vivons , repousseroit , rendroit inutiles les discours de la foi , il est des occasions cependant où le zèle et le devoir nous prescrivent de parler. Disciples de Jésus ! Enfans de l'église ! Vous tous à qui la religion est chère encore ! gardez-vous de condamner la piété au silence. Sachez vous honorer vous-mêmes , honorer la foi que vous professez , en lui rendant hommage toutes les fois que vous y serez appelés.

Et si le monde après tout ne peut s'accoutumer au langage du chrétien , il vous reste une ressource également précieuse et douce : renfermez-vous dans un cercle plus étroit , mieux choisi , où vous goûterez cette satisfaction atta-

chée à la conformité de principes et de sentimens. Cherchez , comme Jésus , dans les maisons où vous avez accès , quelque Marié qui se plaise à s'occuper avec vous du monde à venir. Qu'une sainte amitié vous unisse à des personnes religieuses , dont la piété serve à la vôtre d'appui. Faites de vos maisons une retraite où vous donniez l'essor à vos sentimens, loin d'un monde corrompu. Nourrissez dans l'asile domestique ce feu sacré qui seroit menacé de s'éteindre , ce feu sacré destiné à vivifier votre âme , à échauffer celle de vos frères. Puissions-nous ainsi sanctifier, embellir ces relations intimes formées par la nature.

Puissions-nous tous , M. C. F. , suivant le beau vœu d'un apôtre , *être parfaitement unis entre nous selon l'Esprit du Seigneur, afin que d'un même cœur et d'une même bouche nous glorifions Dieu notre Père* (1). Puissions-nous , après avoir mis ici-bas notre plaisir à nous occuper ensemble de notre Bienfaiteur suprême , de notre divin Rédempteur , être réunis pour toujours dans ces tabernacles célestes , où notre plus douce jouissance sera de le bénir sans cesse, et de répéter avec les esprits bienheureux : *Saint, Saint,*

(1) Rom. XV, 6.

112 LES CONVERSATIONS, etc.

Saint, est l'Eternel. A CELUI qui nous a aimés, qui nous a lavés de nos péchés par son sang, à lui soient honneur, gloire, empire, dès maintenant et aux siècles des siècles. (1).

Amen.

(1) Apoc. IV, 8. I, 5. 6.